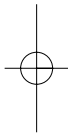
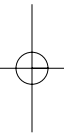
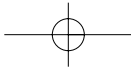


cahiers de **uto**
cahiers de **pie**
cahiers de **socialiste**

Repenser les révolutions

sommaire

- 3** Introduction
de Sara Morace
- 5** Nous préparer aux révolutions futures
conclusions à la rencontre internationale
“ Repenser les révolutions ” – Assise, 17 juillet 2005
de Dario Renzi
- 14** Une idée socialiste et humaniste
de la révolution
*Thèses approuvées par le Conseil général
de Utopie Socialiste*



© 2005 Prospettiva Edizioni
Via dei Sabelli, 62 - 00185 Roma
tel. 06 4452730 - fax 06 4450354
prospettiva.ed@flashnet.it

La rencontre internationale "Repenser les révolutions" qui s'est déroulée à Assise du 12 au 17 juillet 2005, était promue par Utopie Socialiste, Prospettiva Edizioni et par le Centro Studi Utopia, et organisée avec Socialismo rivoluzionario (Italie), avec la collaboration de Socialismo libertario (Espagne) et Socialismo libertario (Argentine).

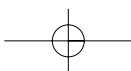
Edition préparée par Anna Bisceglie

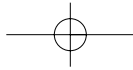
Traduction des textes par Aurelia Cavalier

Projet graphique: Juan Bolívar

Achévé d'imprimer en octobre 2005
Tipografia Il Bandino - Bagno a Ripoli (FI)

Printed in Italy





Introduction

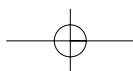
Seizième année de la rencontre internationale à Assise : la longue expérience pourrait engendrer une certaine habitude chez ceux qui l'organisent, peut-être même rassurante. Mais c'est peut-être le seul risque que nous n'avons vraiment pas couru. Cette année en plus, avec le thème que nous avons proposé...

La révolution : dans la pensée des bourgeois, elle inspire la peur, elle évoque l'incertitude et – le plus souvent injustement – le sang et la destruction. D'autre part, dans la pensée d'autres bourgeois, la révolution est un fol objet de désir et de vengeance, revêtu de frustration violentiste et de soif de pouvoir négatif. Rarement se sont pressés autour d'un simple mot des significations incrustées et vagues si opiniâtres et déformantes. Rarement une expression concentrée de l'action humaine a été soustraite avec une telle ténacité aux protagonistes, dans l'actualité comme dans la mémoire, dans le récit comme dans la critique.

Ce que nous avons proposé dans la rencontre a été une œuvre de rappropriation critique des révolutions et de ce qui leur ressemble, d'une façon ou d'une autre, et d'extraction de significations profondes qu'il est possible de tirer des révolutions, d'enseignements pour le futur qui peuvent nous venir des processus (pas seulement ni tellement des événements) et des protagonistes. Dans cette brochure vous pourrez lire les Thèses que, sur proposition de Dario Renzi, nous avons approuvées comme synthèse et memento des principales questions qui ont émergé du travail de la rencontre. Vous pourrez aussi lire le discours conclusif que Dario Renzi a tenu à la fin de la rencontre. Vous vous ferez une idée de comment on a travaillé et vous vous retrouverez certainement si vous avez participé à la rencontre, ou peut-être vous viendra-t-il l'envie de participer de nouveau, ou de le faire pour la première fois.

Restituer pleinement l'ensemble de la rencontre, sa richesse, les thèmes qu'elle a traité et les langages dans lesquels elle l'a fait est impossible. Mais nous pouvons esquisser quelques fragments, quelques images, quelques sentiments.

Des centaines et des centaines de personnes de tous les âges et de très nombreuses parties du monde ont partagé un grand et laborieux laboratoire de recherche à ciel ouvert. Dans une mesure qui est supérieure au passé, la rencontre internationale 2005 de Utopie Socialiste a été circulation et enrichissement de la pensée, mise en commun d'une recherche qui est sans aucun doute originale et rare dans le panorama



Cahiers de Utopie Socialiste

contemporain. Chacun et chacune a pu participer aux idées proposées par les relatrices et relateurs : de très nombreuses et nombreux participants l'ont fait activement, et ça c'est un fait extraordinaire. Encore une fois, et plus que les précédentes, la rencontre n'a pas été l'occasion d'une simple exposition d'idées, mais un lieu de véritable formation des idées, souvent de nouvelles idées : dans le débat, dans l'échange, dans l'écoute participée et active, dans le sérieux avec lequel les participants ont vécu d'intenses journées de travail commun, d'une façon qui n'était pas inférieure à celle des relateurs et relatrices.

Pour nous d'Utopie Socialiste, la rencontre internationale est devenue le principal moment d'échange idéal et théorique de l'année, et cela a à voir avec la façon dont nous concevons la théorie, la formation des idées, leur mise en circulation et leur relation avec l'engagement commun et individuel. Depuis longtemps nous soutenons que le développement d'une théorie nouvelle de l'auto-émancipation humaine n'est pas un luxe pour quelques spécialistes, ou une activité privilégiée et réservée aux académiciens, mais une nécessité pressante pour tous ceux qui veulent s'engager sérieusement pour changer leur vie et celle de l'espèce humaine sur cette planète. Des centaines de personnes sont en train de choisir ce parcours, des personnes qui viennent des quatre coins de la planète, engagées de différentes façons dans la société et qui ne s'en contentent pas, mais sont disposées à rechercher et à re-penser. Elles sont disposées à affronter des thèmes et des idées qui stimulent un engagement intellectuel, d'écoute et d'assimilation critique, d'étude et de réflexion, de confrontation et de formation. C'est-à-dire qu'elles sont disposées à se changer elles-mêmes et leur rapport avec la théorie, en commençant à le faire propre, à le découvrir, à le mesurer avec des critères qui sont étrangers à la politique et à la manière traditionnelle (dépassée, centrée sur la pratique et surtout profondément en crise) de concevoir l'engagement. Des personnes qui sont en train d'apprendre ensemble que cette recherche n'est pas moins absorbante et laborieuse que de préparer une manifestation, et qui choisissent d'entreprendre chacune de ces activités en rejetant la traditionnelle division entre théorie et pratique. Des personnes qui choisissent à la première personne la voie de la critique et de l'affirmation laborieuse et vivante, mais aussi rigoureuse, en refusant celle des dogmes religieux (même le marxisme est dans un certain sens une religion, malgré Marx), de la répétition monotone de formules et recettes qui avilissent l'histoire de l'espèce humaine (et des révolutions, pour parler de cette dernière rencontre), outre mortifier la créativité et la pensée de ceux qui les répètent comme des litanies. Dans cette brochure, vous trouverez certaines des traces les plus importantes et brillantes de la rencontre internationale 2005, beaucoup d'autres moments de la rencontre sont reportés sur la revue *Utopia socialista* et dans d'autres publications que vous pourrez demander aux adresses énumérées sur la couverture.

Sara Morace

septembre 2005

Nous préparer aux révolutions futures

Conclusions de Dario Renzi à la Rencontre internationale
« Repenser les révolutions » – Assise, 17 juillet 2005*

L'histoire des révolutions est longue et compliquée, fragmentaire, expropriée, déformée non seulement dans la pratique mais aussi dans la possibilité de la penser, cristallisée comme elle l'a été trop souvent en idéologies mortifiantes ; pour la reconquérir, pour en renouer les fils, il faut la connaître, la penser, l'étudier, il faut l'interpréter, l'imaginer, et l'aimer, il faut se laisser surprendre, et même bouleverser, il faut la critiquer, savoir les contradictions qu'il y a eu dans cette histoire. Et il est particulièrement nécessaire de dépasser ou dans certains cas de briser les paradigmes courants, pour en forger de nouveaux. Nous ne disons pas qu'il n'y a pas besoin de paradigmes : il faut des paradigmes plus authentiques, plus élastiques, plus plastiques, plus efficaces. Les règles de la révolution possible peuvent ne faire qu'un avec les règles pour notre vie meilleure.

Repenser les révolutions, veut dire nous repenser nous-mêmes

Pour nous expliquer les révolutions nous devons commencer par les révoltes et par les rébellions (Claudio Guidi nous en a offert un brillant encadrement dans la matinée qui leur était consacrée). Rébellions et révoltes, dans la distinction entre elles, ne surgissent pas nécessairement d'une tension anthropologique au socialisme. Elles peuvent la présupposer, ou bien la vivre en partie, elles peuvent la contenir ou la voir surgir successivement, mais elles peuvent aussi la repousser, la refuser, pour revenir à la politique, ou pour espérer vainement en une nouvelle politique, en se condamnant de cette façon tragique à retomber dans une logique d'oppression. Le manque de croissance des révoltes et des rébellions dépend du développement insuffisant de la conscience de leurs protagonistes, des conditionnements matériels qui pèsent, même s'ils ne peuvent jamais être une explication absolue de la compression sociale qui conditionne l'insurgence de la société, du fait de jeter le lest du culturel et des raccourcis, en particulier de la terrible habitude à la violence omnivore, c'est-à-dire le fait de penser qu'utiliser la violence rende le chemin plus facile. Les résultats sont sous les yeux de ceux qui veulent regarder profondément la vicissitude historique des révolutions.

Au contraire les révolutions dignes de ce nom comportent nécessairement, en quelque sorte, une tension anthropologique au socialisme, agente, qui naturellement se combine avec d'autres facteurs. La présence de cette tension anthropologique (dont Manuel nous a parlé à propos de la particularité décisive de la socialisation) ne garantit absolument pas en soi de bons résultats (comme nous l'avons vu, par exemple, dans la formidable expérience de la révolution espagnole).

* Transcription non revue par l'auteur (NdR).

Cahiers de Utopie Socialiste

La différence entre révoltes et rébellions d'un côté, et révolutions de l'autre, concerne les origines les plus profondes et les plus proches de ces tensions : une révolte peut croître et se transformer en une révolution ou non ; une révolution ou une fondation révolutionnaire peut avoir besoin aussi de la révolte ou de la rébellion, mais dans certains cas elle peut aussi ne pas en avoir besoin, et il n'est pas dit que quand elle le choisit elle ne soit pas en train de courir des risques très graves.

Il faut essayer de saisir et de définir le motif le plus profond, le plus radical, nous dirions avec Marx, donc anthropologique, donc humain, qui fait avancer, bouger chacun vers la révolte et qui peut permettre que la révolte devienne une révolution : c'est un désir d'affirmation qui peut aussi glisser dans l'affirmation négative, mais qui est à l'origine un désir d'affirmation élémentaire. Chaque être humain, en tant qu'être affirmatif est potentiellement révolté ou rebelle envers ce qui est un obstacle ou peut nier son affirmation. Donc chaque être humain, peut être révolutionnaire. Il n'est évidemment pas dit qu'il le soit, cela dépend de comment il conçoit sa propre affirmation. Avec la révolution on peut chercher le meilleur rapport avec ses semblables et avec soi-même, on peut chercher cette harmonie originaire dont nous a parlé Manuel, que nous sentons et qui est aussi individuelle, mais qui en même temps nous échappe.

Pour comprendre les révolutions, il faut partir de l'être humain concret, et de ses caractéristiques affirmatives, de la tension au changement ; nous savons qu'aller à la racine, avec Marx, aller à ce qui est le plus humain, n'est pas en soi plus facile.

La tension au changement n'est pas liée seulement et avant tout aux obstacles, c'est-à-dire aux motifs de l'oppression la plus explicite. C'est seulement une apparence. Elle est motivée par des raisons d'ensemble, qui sont biologiques, matérielles, sociales, culturelles ainsi que, inséparablement, elles sont et elles sont perçues par notre conscience aussi bien individuelle que collective qui essaie de s'affirmer malgré ces obstacles. A l'origine, au principe, il y a la tension à l'affirmation. Ce n'est pas nous qui voulons une révolution humaine et humaniste, c'est la révolution elle-même qui l'est ; la révolution nous enseigne tenacement, dans les plis de l'histoire, silencieusement aussi, qu'effectivement elle commence elle-même toujours comme un acte élevé d'humanité, d'élan humain. C'est une des leçons à approfondir et que nous donne cette rencontre aussi.

Repenser les révolutions veut dire repenser les révolutionnaires, ceux et celles qui ont vécu les révolutions, qui les ont interprétées, qui les ont faites. Si nous partons de cette dimension essentielle, originelle, fondamentale, et que l'on peut retrouver de façons différentes dans toutes les révolutions, nous nous rendons compte aussi des caractéristiques des révolutions bourgeoises (dont nous ont parlé de façons différentes Antonella Savio et Giovanni Pacini), et de pourquoi la bourgeoisie fait la révolution. La bourgeoisie fait la révolution, elle ne vit pas la révolution à la première personne. La bourgeoisie fait la révolution en essayant de prévenir et/ou de canaliser les tensions sociales et révolutionnaires, parce qu'elle sait qu'elle ne peut pas les empêcher. La bourgeoisie ne peut pas empêcher la révolution, c'est aussi pour cela qu'elle essaie d'en écraser l'origine la plus authentique : elle doit essayer de l'anticiper, si elle n'y arrive pas, elle tente de l'orienter d'une façon ou d'une autre, de la déformer, et si elle n'arrive pas à cela non plus, elle l'étouffe dans le sang, comme elle l'a toujours fait et comme elle le fera toujours. Les tensions à l'auto-organisation, et plus encore les tensions à un pouvoir

Repenser les révolutions

différent, ont été écrasées, elles ont été avilies, souvent elles ont été corrompues de l'intérieur, parce que la bourgeoisie n'a pas pu les abroger mais ne peut pas les accepter. La révolution de la bourgeoisie est une révolution pour remettre en ordre la matérialité, pour sa propre utilisation, c'est une révolution du *faire*, de l'*avoir* et de la possession. Ce n'est pas la révolution des êtres humains, parce que les bourgeois ne veulent pas changer et ils ne veulent pas que les gens changent. La révolution bourgeoise est finalisée à s'approprier le pouvoir déjà existant, en en changeant plus ou moins les formes, elle ne tolère pas la possibilité de fonder un pouvoir complètement différent, qui soit un pouvoir de l'humanité et pas des institutions, qui soit un pouvoir affirmatif et pas négatif. Donc parfois les bourgeois veulent – ils l'ont fait dans le passé et ils le feront encore – « changer les choses », pour qu'elles continuent comme avant, ils ne veulent pas se changer eux-mêmes, ils ne veulent pas que l'humanité puisse changer et se réaliser d'une manière différente pour le bien commun.

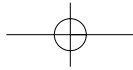
Pour les bourgeois, la société est un objet à contenir, à façonner, à contrôler, pour nous la société est « le sujet ». Et plus : pour nous la société est « le sujet ». Nous savons que chaque individu, que chaque femme et chaque homme qui la compose est un sujet auto-conscient, global, d'ensemble, intègre, qui forme le sujet collectif. C'est la grande différence.

Pour eux la révolution est intelligente, maligne, rapide... sanguinaire. Pour nous la révolution est consciente, profonde, durable, elle est permanente – là-dessus nous continuons à être d'accord avec Lev Davidovitch – et elle est constructive ; je n'ai pas dit qu'elle était pacifique : cela ne dépend pas seulement de la volonté de la révolution, qui est tendancielle ment pacifique mais les bourgeois normalement ne nous permettent pas qu'elle le soit intégralement.

Repenser les révolutions veut dire en penser les contradictions. Pour autant qu'ils aient intercepté, avili, déformé, prostitué les meilleures tentatives révolutionnaires, pour autant qu'ils aient massacré et trompé les révolutions, les bourgeois – qui maintenant sont organisés dans un système démocratique global – ne parviennent pas à suffoquer sa poussée la plus profonde, dissimulée, silencieuse, ignorée parfois même des révolutionnaires les plus avisés : la révolution resurgit, impossible à arrêter et insolite, imprévue et très souvent, non vue. La veille de la Rencontre nous avons vécu une coïncidence agréable avec la nouvelle flambée révolutionnaire en Bolivie ; les médias ne parlent pas de la Chine mais il y a des dizaines de milliers de révoltes paysannes, la révolution est en train de s'annoncer et ce n'est pas celle de Mao Zedong, c'est une révolution authentique.

Nous n'avons pas besoin d'être prophètes, ni armés ni désarmés, pour faire ces prévisions, nous savons que la révolution resurgit constamment. Nous pouvons en comprendre les raisons en nous tournant vers ses prémisses les plus intimes, vers les vocations les plus profondes de ses protagonistes, donc en rompant les masques politiques et académiques, occidentaux et historicistes de la révolution. Apprenons à la regarder en face pour en scruter l'âme et nous nous verrons à l'intérieur nous-mêmes, ce que nous sommes en train de chercher. Apprenons à saisir son esprit le plus profond : oui, la révolution a un esprit et personne, même les plus maladroitement matérialistes, n'a pu le nier. Et même, la révolution est avant tout un fait d'esprit, de conscience qui se réveille et qui veut s'affirmer.

J'ai mieux compris tout cela, ce que cela signifie et comment l'interpréter en écoutant Mamadou Ly pendant qu'il parlait des révolutions



Cahiers de Utopie Socialiste

soit disant démocratiques et qu'il en décomposait la lettre mystifiante. J'ai mieux compris, en pleurant, la tristesse avec laquelle je pense et je repense aux enfants de Soweto, qui couraient et qui étaient massacrés. Eventuellement en écoutant « *A Luta Continua* » de Myriam Makeba. J'ai mieux compris pourquoi je ne cesse de m'émouvoir quand je pense aux chebabs palestiniens à Gaza, aux muchachos du Salvador (et j'en ai connus certains qui sont morts en combattant). Il est triste d'y penser parce que ces camarades sont morts, c'est triste parce qu'ils n'ont pas réussi, mais la tristesse a une autre raison : nous ne savons pas encore dire suffisamment ce qu'ils cherchaient, avec le courage avec lequel ils l'ont cherché, et qu'ils n'ont pas assez gagné, ils le méritaient mais ils n'en ont pas eu la possibilité. Leur générosité n'a pas été suffisamment récompensée et pourtant elle demeure ; à travers cette tristesse, nous comprenons plus profondément ce qu'ils voulaient, ce qu'ils veulent et ce que nous voulons : toute la vie nous les sentons à nos côtés, tandis que nous pensons à eux, c'est nous, en les suivant nous pouvons leur ouvrir une nouvelle voie, même en comprenant leurs erreurs et leurs limites, et aucun d'entre eux n'aura lutté inutilement, personne ne sera tombé en vain.

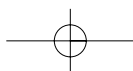
Il y a beaucoup de révolutions inachevées et inconnues. Demandons-nous comment s'expriment les tensions révolutionnaires dans toute l'Afrique noire, que nous continuons à regarder avec un œil occidental ou bien oriental – il y a beaucoup de lunettes qui déforment cette si chère et profonde réalité africaine, mais nos camarades, nos frères sont en train de se préparer pour y retourner.

Pour comprendre tout cela, la litanie « ni rire, ni pleurer, mais comprendre » de Baruch Spinoza, Lev Davidovitch, ne nous convainc pas. Nous pensons à ces jeunes et nous comprenons qu'avec les larmes et avec le sourire aussi, et les rires, se nourrit une raison sentimentale de la révolution. C'est seulement en souffrant et en jouissant avec les gens que nous pouvons comprendre ce qu'ont été, ce que sont et ce que pourront être les révolutions. Le rationalisme, la froideur ne sont pas utiles face à la révolution : c'est une contradiction dans les termes. La révolution ne sait pas être froide, cela devient même parfois une limite, mais c'est un de ses grands mérites.

Même et surtout les révolutions sociales doivent être repensées

Nos frères, les chébabas, les garçons noirs morts dans les townships sudafricaines, ne s'enthousiasment pas pour les Molotov : ils en ont simplement besoin, pour combattre, pour résister, pour essayer de s'affirmer. Tout cela n'a rien à voir avec les bavardages des petits-bourgeois de Porto Alegre ou de Saint-Germain-des-Prés, cela concerne au contraire cette révolution sociale dont nous a parlé Francesca Fabeni (dans l'introduction à la matinée qui y était consacrée).

Même et surtout les révolutions sociales doivent être repensées en rompant les vieilles cages, comme elles ont elles-mêmes eu tendance à le faire en cherchant une pensée différente. Les révolutions sociales n'aiment pas être enfermées dans des schémas, elles ne supportent pas les sanctions analytiques justement parce qu'elles sont tendanciellement l'expression la plus élevée de la puissance essentielle, créative, constructive de l'humanité et en premier lieu des classes opprimées et exploitées qui se choisissent et se redéfinissent ; les révolutions sociales, ont particulièrement besoin de projets et de lois –



Repenser les révolutions

tendancielle bien sûr, pas définitives, essentielles, pas toutes logiques, mais de lois – de projets, de programmes de grande haleine.

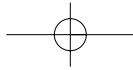
C'est dans le relationnel de la révolution sociale que nous trouvons la ressource et la possibilité du bien parce que dans l'autre et dans les autres, nous nous reflétons et nous nous reconnaissons, parce qu'avec les autres et pour les autres, nous pouvons trouver un enrichissement, une amélioration constante et globale, d'ensemble, de notre vie.

La révolution sociale se définit par elle-même, mais elle ne peut pas s'improviser, elle ne peut pas vivre seulement par vagues, comme c'est arrivé jusqu'à maintenant. Cela a été, non pas la malédiction mais notre limite de révolutionnaires sociaux et socialistes.

La révolution sociale doit se penser, elle doit se faire programme, elle doit se projeter, c'est pour cela qu'est centrale cette fondation révolutionnaire socialiste dont nous a parlé Francesca ce matin, et que faisait raisonner le discours de Manuel sur la socialisation. C'est pour cela que sont centrales nos organisations, pour la façon dont elles essaient de soutenir les auto-organisations, pour leur engagement pour préparer la socialisation. Elles ont besoin d'un programme, d'un projet d'ensemble, certainement pas politique, mais d'ensemble, c'est la tension éthique extraordinaire qui le démontre, même si elle est partielle et relative, même si elle est naïve, une tension qui a émergé dans toutes les révolutions sociales. Il ne suffit cependant pas qu'elle soit spontanée : la révolution sociale a besoin, pour devenir socialiste, pour devenir globale, pour gagner, d'être programmée et préparée auparavant.

Dans la redéfinition par elle-même, directement, sans médiations, contre tout pouvoir oppresseur, contre tout Etat de tout type, l'humanité qui fait la révolution sociale commence à se chercher elle-même activement : c'est pour cela que la révolution sociale ne se suffit pas à elle-même, au moment où elle se réalise, elle doit et veut devenir de plus en plus globale, d'ensemble, de plus en plus « extrovertie », dans la capacité d'agir sans plier la tête, elle doit et veut devenir révolution socialiste, humaniste, révolution de plus en plus interne, intime, commune, totale, essentielle, animée d'une immense tension éthique. La société n'est pas le tout mais une expression décisive de la multiformité de l'humanité qui se cherche en cherchant son propre bien, c'est le lieu privilégié des différentes individualités qui se rencontrent. La société peut devenir à l'image et à la ressemblance du mieux, qui peut être une femme, et inséparablement chaque femme et chaque homme peut trouver dans la société la mesure de son amélioration constante, même individuelle. La révolution sociale nous enseigne que tout cela est possible, cela s'entrevoit dans ses tensions les plus profondes ; la révolution sociale est générosité, authenticité, confiance, amour pour l'humanité mais c'est justement pour cette raison que tout cela doit être pensé, senti, préparé et développé encore.

Révoltes et révolutions naissent, comme mouvement primaire, de la reconnaissance de la nature humaine que nous avons en commun, de la tension de notre être à la socialité comme instance du bien. Mais il y a plus : penser à la révolution nous permet de comprendre, de reconnaître, de commencer à qualifier l'omniprésence mystérieuse et déterminante de notre nature humaine. La révolte est individuelle, mais elle va immédiatement au-delà de l'individu, en reconnaissant la communion de la nature humaine et en aspirant à cette dernière : c'est là qu'est le principe et l'objectif, bien qu'encore fuyant. La révol-



Cahiers de Utopie Socialiste

te est toujours contre quelqu'un, nous dit Camus, mais alors elle est contre nous-mêmes, contre ce qu'il y a de pire en nous, cette partie de nous qui subit. La révolte est contre, mais elle tend avant tout à l'affirmation, comme individus et comme espèce : assumer cela représente le sens et le projet de la révolution humaniste, c'est-à-dire d'une révolution qui devient continue et continuellement affirmative, une révolution socialiste et humaniste, dans le sens que l'humanité cherche la pleine réalisation de sa propre socialité, mais en même temps elle cherche la pleine et complète réalisation de sa propre humanité. Ces deux aspects ne sont finalement plus séparés.

L'origine humaniste de la révolution nous dit combien la révolution est, peut être, devrait être « femme », comme Sara Morace et ses camarades ont essayé de nous l'expliquer. [Quelques applaudissements, Ndr]

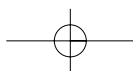
L'applaudissement, surtout au masculin, n'est pas le bienvenu : les mâles ne veulent pas le comprendre et même les femmes ne le comprennent pas assez, combien la révolution peut et devrait devenir femme, Sara a en effet expliqué aussi la complicité féminine. Mais la révolution peut être femme parce que si elle est un fait d'espèce – et elle peut l'être en développant notre conscience – c'est aussi un fait de genres, et c'est avant tout un fait du genre féminin, parce que le genre féminin synthétise en soi des potentialités créatives, pas seulement curatives, qu'il doit cependant encore découvrir et affirmer. Certainement, nous les mâles, nous résistons à tout cela et pire, nous nous rebellons : c'est une révolte entièrement négative. Je m'adresse aux jeunes camarades hommes, et aux moins jeunes : cessons d'avoir ce regard et cette attitude famélique et frustré, apprenons à regarder avec respect, à écouter nos camarades femmes et les femmes en général, à comprendre ce qu'elles nous enseignent, ce qu'elles peuvent nous communiquer même quand elles se trompent, à comprendre qui elles sont et comment elles se changent. Moi j'essaie de le faire, il me semble avoir seulement commencé même si j'ai commencé depuis longtemps ; j'ai eu de grands Maîtres au féminin, j'ai essayé de les choisir, et j'en ai reçu un enseignement de vie qui est un enseignement révolutionnaire. C'est beau d'apprendre à apprendre, et c'est plus « excitant » : faites-le-vous expliquer par les camarades femmes qui en savent certainement plus que nous les mâles, sans suivre aucune courbe prédéterminée par quelque improbable rapport des sexologues américains, ce qu'est le plaisir et comment le plaisir peut ne pas être séparé de la recherche du bonheur de la vie.

Nous ne savons pas encore combien la révolution est femme, et il est nécessaire de ne pas faire de démagogie là-dessus. Cela est une, pas la moindre, mais seulement une des difficultés que nous avons à théoriser la réalité pluriséculaire de la révolution, qui a du mal à s'affirmer y compris parce que nous ne la pensons pas.

Nous devons apprendre à penser et à sentir plus en profondeur la révolution, et dans le quotidien, afin qu'elle devienne projet et pratique de vie globale, d'ensemble et tendanciellement universelle, un exemple qui puisse être pour tous.

Repenser les révolutions signifie préparer et préfigurer le futur

A quoi peut viser la révolution, et nous les révolutionnaires ? A changer les choses, ou avant tout à changer la vie ? A prendre le



Repenser les révolutions

pouvoir, ou à refonder complètement le pouvoir, entendu comme pouvoir être meilleurs ensemble ?

Le pouvoir est une sorte de « mystère honteux » que tous considèrent comme acquis, sans le comprendre et donc en le subissant, parce que nous continuons à partir de la queue du problème, de la résultante négative, du « produit fini » du pouvoir tel qu'il est. On a commencé de cette façon avec Platon et Aristote, et encore plus avec Sophocle, et on n'arrête pas de voir le pouvoir dans sa phénoménologie. Essayons d'aller au-delà, de changer de perspective, essayons d'aller à l'origine, de nous interroger sur la généalogie du pouvoir.

Au début, il y a l'énergie qui caractérise chaque être humain, que nous sentons quand nous prenons conscience, et cette énergie se traduit en force que d'une certaine façon nous exprimons. L'énergie et la force se nouent dans la puissance que nous percevons, et la puissance génère de l'autorité vis-à-vis des autres. Tout cela ensemble, inséparablement, peut nous faire penser à ce qu'est le pouvoir qui détermine les relations ; et plus : il est lui-même la relation entre les personnes. Ne pas penser cette énergie primaire, réduire la force que nous exprimons ne serait-ce qu'avec un geste, croire que la puissance soit seulement la puissance prométhéenne c'est-à-dire celle du faire, concevoir l'autorité exclusivement comme imposition : tout cela alimente et augmente les pouvoirs oppressifs contre lesquels nous voulons combattre et que nous voulons détruire définitivement. Essayons au contraire de penser l'énergie comme énergie positive de l'être et de l'être universel qui se réfracte en nous comme êtres individuels ; essayons de sentir la force comme une force bonne et généreuse, pas nécessairement violente – quelques fois, *extrema ratio*, elle pourra l'être : le minimum de violence indispensable, comme nous l'a expliqué Piero Neri en concluant l'atelier sur violence et révolution. Essayons de penser la puissance comme communion entre les êtres : la puissance qui se communique, la puissance que nous représentons est celle de nos semblables et elle est pour nos semblables. Et en pensant l'énergie de cette façon, la puissance que chaque être humain a en lui, enfin nous pourrions commencer à penser, à concevoir, à pratiquer le pouvoir comme un pouvoir affirmatif de l'espèce humaine toute entière, de toute l'humanité qui se cherche socialement et idéalement, le pouvoir de tous et en tous qu'il faut percevoir en chacun de nous, le pouvoir de donner et de recevoir, le pouvoir de faire du bien pour avoir plus de bien, en sachant que faire du bien signifie s'engager, lutter.

Pensez à vous dans les meilleurs moments de votre vie, et il y en a chaque jour, pensez à vous dans les rapports avec nos enfants. Pensez à vous dans les rapports avec vos amies et vos amis, pensez à vous dans un rapport reconquis et repensé humainement avec votre maman, pensez à vous dans les rapports d'amour : il y a ou non cette force positive ? Il y a ou non une énergie bénéfique ? Il y a ou non une puissance commune de communion ? Il y a ou non un principe de pouvoir positif dans tout cela ? En nous interrogeant, nous ne cherchons pas de réponses dans les manuels. Les « classiques » ne le considéraient pas ! Je suis sûr que vous êtes tous en train de le ressentir, que tous vous le savez, même justement ceux qui ne veulent pas l'admettre et puis ils pensent à cet ami ou à cet amour spécial, et ils sentent que oui, il y a du pouvoir. C'est le pouvoir de la personne qui nous aime et que nous aimons, c'est notre pouvoir envers elle, envers lui, c'est une relation de pouvoir qui va dans le sens du bien, presque jusqu'à nous annuler, comme le déduit aussi le lieu commun « je t'aime à en mourir » (en réalité il serait plus correct de dire « je t'aime à en vivre ! »). C'est

Cahiers de Utopie Socialiste

ou ce n'est pas une énergie révolutionnaire extraordinaire ? Et demandons-nous donc si ce sentiment que nous vivons de manière fragmentée peut devenir plus organique et achevé, s'il peut devenir une théorie et une perspective de pouvoir affirmatif dont est une partie décisive et centrale la socialisation que nous offrons aux gens ici et maintenant, pour commencer la révolution socialiste et humaniste.

C'est la grande question que nous nous posons, nous d'Utopie socialiste, et que sont en train de poser et que se poseront avec nous les organisations qui sont avec Utopie socialiste dans un rapport de collaboration fraternelle. C'est un des motifs pour lesquels nous considérons comme urgente une nouvelle théorie générale de la révolution socialiste et humaniste : de nouvelles bases qui assument tout le meilleur du passé mais qui ne s'adapte pas à lui et qui ne le subissent pas. Nous ne pouvons prétendre à moins face aux nouvelles générations qui nous regardent, qui nous écoutent depuis les plages frappées par le tsunami et depuis la bande de Gaza, les nouvelles générations qui sont la société mondiale en marche et qui ont été présentes dans cette rencontre aussi. Nous ne devons pas avoir peur et croire qu'il est excessif de chercher à leur fournir une théorie générale qui ne donnera pas de réponses à tout, mais qui essaiera de donner des orientations essentielles et universelles pour leur engagement, leur lutte, leur émancipation, leur vie.

Nous nous proposons de fonder des éléments de théorie générale pour la révolution socialiste et humaniste qui soient aussi des éléments de règles et de lois, avec une différence fondamentale, irréductible, totale avec toute autre règle et toute autre loi : elles ne peuvent pas être partagées passivement et servilement, ce sont des règles et des lois qui demandent à être choisies et interprétées de façon créative, parce qu'elles concernent l'essence, elles répondent à chacun, elles s'enrichissent en s'incarnant dans chaque personne qui les choisit comme propres.

Repenser les révolutions signifie préparer le futur, essayer de le projeter. Il y a des camarades qui sont inquiets parce que ce projet est difficile, et il l'est effectivement. Mais il est très important de comprendre avant tout, en général mais pas de façon abstraite, que pour les nouvelles générations qui pressent, pour la société mondiale qui raccourcit les temps de maturation, en les rendant même dramatiques, le temps est venu des responsabilités et des espoirs, et quelqu'un doit commencer à assumer les responsabilités et à incarner les espoirs. Nous savons que ce n'est pas déjà pour tous, mais nous aspirons à ce que cela le soit pour tous : c'est pour nous qui le choisissons et pour beaucoup d'autres, mais nous devons le démontrer, nous avons commencé mais nous devons avoir plus d'intransigeance et de cohérence.

Nous nous sommes aperçus, en préparant et en vivant cette rencontre aussi que nous naviguons contre-courant mais nous naviguons, nous sommes isolés mais nos idées sont attractives.

Je veux rappeler, comme toujours, les camarades qui physiquement ne sont plus là : ils sont nombreux et nous essayons de nous souvenir de tous parce que nous souvenir signifie les faire être avec nous. Cette année, Angelo Ciuffo s'en est allé, qui avec sa jeunesse « déchaînée » malgré son âge avancé, nous a fourni des stimulations importantes, au delà de sa revendication authentique et passionnée de Marx ; Marcelo Claro s'en est allé, qui n'était pas un de nos camarades comme Angelo, mais un camarade fondamental pour Manuel Martinez et Marina Moretti, un camarade qui n'était

Repenser les révolutions

pas avec Utopie socialiste mais nous ne continuons pas moins avec lui. Il y a beaucoup de nos camarades qui ont vécu des deuils terribles : être révolutionnaires signifie ne rien oublier ni personne, et même apprendre à les penser plus.

Avec les camarades qui ont plus de responsabilités, nous vivons la peine de ne pas pouvoir être plus proches de vous, de ne pas pouvoir vivre plus la communauté au cours de la rencontre internationale mais je pense qu'il y a une explication de contenu : nous n'arrivons pas à vivre la rencontre internationale suffisamment, certes, parce que les temps sont comprimés, mais peut-être ne croyons-nous pas encore assez à la possibilité d'être socialistes, même en un instant, avec un geste. Nous avons malgré tout une expérience socialiste qui est en train de devenir une pierre de touche importante : elle commence à la Maison de la Culture, une maison que quelques uns ne connaissent pas encore mais que j'aimerais que vous connaissiez. La première Ecole Internationale se termine : il y a eu évidemment des problèmes et des contradictions, mais il y a tout d'abord la satisfaction de la communauté d'idées que nous vivons et que ces camarades ont justement apporté à la rencontre internationale, en faisant sentir combien ils sont en train de changer en choisissant d'être plus et mieux eux-mêmes. Tout ceci vous appartient et je voudrais que cela vous appartienne plus, et cela est rendu possible grâce à la communauté humaine qui n'était pas acquise d'entrée.

Nous avons eu des difficultés à mettre sur pieds la Maison de la Culture et nous avons à peine commencé. J'aimerais faire une dédicace spéciale à la fin de cette rencontre aux camarades qui ont fait l'école, à tous ceux qui l'ont rendue possible, mais surtout aux trois protagonistes (femmes), piliers fondamentaux du début de réalisation de ce rêve : Manuela Cortellessa, Lourdes García, Valentina Martorana qui nous donnent un exemple de miracles quotidiens, entendus dans le sens révolutionnaire.

Pour conclure, nous savons que les mythes et les rites sont importants et la direction de la rencontre internationale a discuté même de cela, du chant de l'Internationale. Quand nous la chanterons, sachons que nous nous référons à l'esprit, que nous voulons changer les paroles ou trouver une chanson meilleure, mais nous voulons retrouver même dans les choses simples, même dans la gestuelle, ce que nous sommes et ce que nous cherchons. Nous sommes en train d'apprendre à tendre la main à nos frères et à nos sœurs qui en ont besoin et ce n'est pas seulement un geste affectueux, parfois cela doit aussi être un geste sévère. Nous sommes en train de réhabiliter le geste qui signifie « je t'aime bien » selon le meilleur rock. Le V avec l'index et le médium dressés a été le geste de Solidarnosc combattant et c'est le geste de nos frères et de nos sœurs qui combattent en Palestine. Mais il y a un geste qui les représente mieux, à réinterpréter lui aussi : le poing levé veut dire union, veut dire communion, nous ne voulons pas que ce soit un geste de menace, nous voulons que ce soit un geste de lutte, un geste d'engagement, un geste de cohérence, nous voulons que ce soit un geste de construction et d'organisation.

Thèses

Une idée socialiste et humaniste de la révolution

1) Un regard panoramique et approfondi sur la réalité humaine planétaire révèle la présence constante, sous différentes formes, de la révolution.

2) C'est une présence qui devient à l'improviste palpable, quand le protagonisme révolutionnaire des gens s'élanche dans telle ou telle autre région du monde, et renvoie à une tension immanente dans l'espèce humaine.

3) Les êtres humains tendent constamment à s'affirmer : en s'identifiant individuellement et collectivement ils aspirent au bien qui est ressenti comme bien propre mais inséparablement comme bien commun, tout au moins partagé avec la personne la plus proche.

4) La tension affirmative des femmes et des hommes peut se traduire en une intention concrète en poussant en avant la socialité naturelle, vécue comme levier et motif d'amélioration de l'existence, forcément partagée, embryon de pouvoir direct, positif, inclusif.

Les capacités de partage, d'échange, de soin réciproque, de coopération, d'enseignement/apprentissage, peuvent culminer dans le développement de la socialisation intégrale et autoconsciente, clé de voûte du socialisme universel.

5) Chaque être humain en tant qu'être affirmatif peut aspirer à changer les rapports avec les autres, en se changeant soi-même.

6) Chaque groupe ou classe d'individus, en tant que groupe social humain essaie de progresser dans sa condition et position.

7) La révolte, qui précède et anticipe la révolution, est avant tout un fait individuel contre ceux qui entravent l'affirmation, mais c'est pour cela que c'est aussi une révolte contre sa propre soumission individuelle. C'est donc un fait initial de changement personnel et relationnel en même temps, qui pose en embryon la transformation du pouvoir existant et l'autotransformation.

8) La révolte peut être en même temps un fait social, dans la mesure où une collectivité essaie de s'affirmer contre ce qui l'opprime et ceux qui l'oppriment. Elle peut se développer activement et immédiatement comme telle, ou elle peut prendre les modalités de la simple résistance, ou elle peut encore déboucher sur une rébellion, plus radicale et violente, contre les oppresseurs.

Repenser les révolutions

9) Ces antécédents de la révolution répondent à la tension affirmative mais peuvent en représenter une orientation partielle, erronée ou entièrement déformée parce qu'ils ne comportent pas nécessairement une transformation/autotransformation du contexte social dans lequel ils mûrissent. Au contraire, ce processus de changement collectif, intérieur et extérieur, est toujours agent, en mesure et de façons différentes, dans celles que nous appelons des révolutions.

10) La tension latente au changement individuel et social en fonction du bien commun, qui distingue les révolutions, renvoie à la nature humaine et en exalte les traits les plus nobles et profonds.

Les êtres concrets se manifestent en cherchant le plein développement du je et du tu, du nous et du vous. La communauté humaine peut être conçue et construite comme reconquête, compréhension et redéfinition, de l'harmonie potentielle typique de notre espèce. La société qui se réorganise consciemment et directement peut être la mesure de la perfectibilité des femmes et des hommes, le but et l'élan de leur liberté positive.

11) Les potentialités socialistes, révolutionnaires et libertaires de l'humanité trouvent une vérification particulière et une ressource dans le genre féminin : pour sa capacité de compréhension et de soin, pour son énergie et sa force constructive, pour sa puissance créatrice et bénéfique. De telles ressources, encore largement niées, peuvent fleurir dans l'œuvre révolutionnaire en la qualifiant et en l'enrichissant de manière déterminante.

12) La tension radicale au socialisme a trouvé place, surtout et de façon croissante, parmi les multitudes opprimées : elles ont essayé et elles essaient de réagir à l'oppression qu'elles subissent, mais elles le font grâce à l'affirmation primaire, dans une recherche confuse du bien commun, par un instinct, qui est de l'espèce, de justice et de liberté qui précède toute oppression. Cette dernière est soufferte comme obstacle à l'affirmation et à l'existence même, jusqu'à devenir insupportable, au point de déclencher la révolution.

13) La révolution resurgit constamment parce qu'elle est congénitale à la vocation humaine au bien commun. C'est pour cela que la bourgeoisie essaie de l'intercepter, de l'enrégimenter ou de l'instrumentaliser, quand elle ne peut pas l'écraser. Les soi-disant révolutions bourgeoises sont une totale négation des sources les plus authentiques de la tension sociale transformatrice et autotransformatrice.

La bourgeoisie, quand elle y est obligée, fait la révolution, en changeant quelque chose afin que tout continue comme avant, pour éviter d'être révolutionnée par les classes exploitées et opprimées.

14) Des processus et des vicissitudes révolutionnaires se présentent à nous en une séquence chaotique et incohérente, avant tout à cause de la contre-poussée bourgeoise, qui de toutes les façons comprime et mortifie, freine ou empêche la maturation socialiste et révolutionnaire, humaine et humaniste des classes exploitées et opprimées. Ces dernières souffrent sans aucun doute d'un retard de conscience et donc de projet et d'organisation, de capacité de socialisation. Ces limites intimes des révolutions doivent être considérées avec leur mérite fondamental, qui est celui d'avoir montré la voie.

Cahiers de Utopie Socialiste

15) Les limites de conscience de la révolution sociale ont été aggravées par le caractère incomplet, par les incohérences, les déformations des élaborations culturelles socialistes. En particulier par l'incompréhension et le manque de théorisation de la révolution comme possibilité intégralement humaine, qui est dépendante et à la fois une conséquence de la tendance à l'affirmation, de la poussée sociale transformatrice et auto-transformatrice, de la recherche du bien commun.

On a prétendu – même de la part des penseurs et des courants les plus honnêtement révolutionnaires et/ou socialistes – réduire la révolution à la dimension politique, donc étatique et en dernière analyse belliciste. Ou bien on a conçu le socialisme comme séparé de l'activité révolutionnaire qui l'accompagne. De toute façon on a traité l'auto-émancipation sociale comme un produit unidimensionnel et non pas comme une œuvre globale. C'est dans ce sens au contraire qu'il faut fonder une culture socialiste : culture du multiple de l'humanité qui se choisit socialement et idéalement dans la recherche du bonheur sur cette terre.

16) Des motifs différents et complexes nous font croire en un futur révolutionnaire pour les classes opprimées et exploitées, avec lesquelles nous nous rangeons activement et éthiquement. L'urgence de la société mondiale se heurte à l'étroitesse mortelle du système démocratique global et de son alter ego terroriste, les besoins affirmatifs des gens pour être et pour exister émergent en rupture contre les Etats et toutes les institutions oppressives.

17) Les potentialités révolutionnaires qui s'accumulent ne peuvent mûrir spontanément, et encore moins comme simple conséquence des tragédies qui frappent l'humanité : elles doivent être alimentées positivement et globalement, en retrouvant leur matrice humaine la plus profonde, c'est pour cela qu'est décisif un engagement préparatoire d'ensemble.

18) Préparer la révolution dans une optique socialiste et humaniste veut dire ne pas l'attendre mais la commencer à travers un engagement de fondation théorique et pratique polyvalent et permanent qui s'exprime dans l'organisation d'ensemble, dans l'auto-organisation des luttes et au delà, dans la proposition de la socialisation et de son début d'expérimentation, dans le fait de commencer à vivre de façon différente pour faire germer la communauté humaine auto-consciente dans une perspective universelle de recherche du bien commun.

19) Assumer et expérimenter ces tâches, ce qui signifie se révolutionner positivement, est ce qui qualifie la formation d'une nouvelle avant-garde socialiste et humaniste.

23 juillet 2005

(Ces Thèses ont été approuvées par le Conseil général de Utopie Socialiste, NdR)